

L'Alpha School à la conquête des États-Unis

Exit les professeurs : dans l'école privée Alpha, à Austin (Texas), l'apprentissage est piloté par l'intelligence artificielle. Ce modèle controversé essaime déjà dans le reste du pays.

À la une



“DERNIER JOUR D'ÉCOLE”

Un tableau noir où une main anonyme a écrit à la craie : “Dernier jour d'école.”. Voilà ce qu'annonçait la une d'**il Venerdì di Repubblica**, début juin. “Du moins, de l'école telle qu'on l'a connue avant que l'IA n'entre dans les classes”, précisait l'hebdomadaire italien. L'arrivée de l'IA bouleverse l'éducation, constate-t-il : “Nous avons parlé avec une vingtaine d'élèves âgés de 15 à 19 ans, et un seul parmi eux affirme ne pas utiliser l'IA.” Ils utilisent l'intelligence artificielle pour leurs devoirs à la maison et parfois même (en cachette) pour les contrôles. Si “certains professeurs ont pris des contre-mesures”, le vrai défi reste de montrer aux jeunes comment utiliser cet outil non pour tricher mais pour réfléchir, conclut le média de gauche.

—The New York Times, extraits (New York)

Austin, au Texas, où de nombreux titans de la haute technologie ont implanté leurs entreprises et érigé de splendides demeures, l'innovation concerne aussi leurs enfants : c'est l'IA qui fait la classe à certains d'entre eux. Une école privée de la ville, réservée aux portefeuilles bien garnis, propose en effet un enseignement par intelligence artificielle. Baptisée “Alpha School”, elle a d'ambitieux projets de développement et compte reproduire son modèle dans plusieurs autres villes du pays dès l'automne. Ses partisans sont convaincus qu'une approche fondée sur l'intelligence artificielle permet d'adapter l'enseignement aux compétences et aux centres d'intérêt de l'élève. Pour MacKenzie Price, la podcasteuse et influenceuse qui a cofondé l'Alpha School, les salles de classe seront “le prochain champ de bataille mondial”. “J'ai vu à quoi ressemblerait l'avenir, a-t-elle affirmé sur les réseaux sociaux, et il ne se réalisera pas dans dix ans, mais tout de suite, là maintenant.”

Pour ses détracteurs, le modèle d'enseignement proposé par MacKenzie Price, fondé sur deux heures d'apprentissage par IA quotidiennes, n'est qu'une nouvelle lubie, la dernière d'une longue série de modes informatiques qui collent les enfants devant des écrans, les privant de compétences essentielles en matière de socialisation et étouffant leur capacité à penser de manière critique.

“Il est bon pour les élèves et pour notre pays qu'ils soient en relation avec d'autres êtres humains”, estime Randi Weingarten, la présidente du syndicat d'enseignants American Federation of Teachers. Une école dont les cours sont assurés uniquement par IA viole ce précepte fondamental de l'activité humaine et de l'éducation.”

“Accompagnateurs” adultes. Pourtant, force est de constater que, à l'instar des robots conversationnels (chatbots), l'IA est de plus en plus présente dans l'enseignement. L'Alpha School a déjà essaimé à Miami et à Brownsville, au Texas, où Elon Musk a construit une “ville-entreprise” autour de son site de lancement de fusées SpaceX. Et de prochaines ouvertures sont prévues dans plus d'une douzaine d'autres villes américaines, dont New York

et Orlando, en Floride. “Parents comme enseignants, nous devons prendre ce tournant”, a écrit MacKenzie Price après la signature par le président Trump d'un décret encourageant l'utilisation de l'intelligence artificielle dans les écoles.

Dans l'établissement phare d'Alpha, les élèves consacrent seulement deux heures par jour aux matières classiques (lecture, mathématiques, etc.), qu'ils étudient avec des logiciels pilotés par IA. Le reste du temps, ils peuvent compter sur l'aide de l'IA et d'un “accompagnateur” adulte (qui n'est pas un professeur), pour acquérir des compétences pratiques comme l'esprit d'entreprise, la capacité à prendre la parole en public et à gérer de l'argent.

Byron Attridge, 12 ans, est entré à l'Alpha School il y a quatre ans, après avoir été scolarisé à domicile pendant la pandémie de Covid-19. Très content de ses progrès scolaires, il précise qu'il suit le programme de mathématiques

“On n'est pas freiné par ses camarades ou par ce que le professeur enseigne.”

Byron Attridge,
ÉLÈVE À L'ALPHA SCHOOL

de huitième année [l'équivalent de notre quatrième], de neuvième année [troisième] pour la lecture, et de dixième année [seconde] pour les langues. “On n'est pas freiné par ses camarades ou par ce que le professeur enseigne”, explique Byron, qui va bientôt entrer en septième année [l'équivalent de la cinquième].

L'école a été fondée sous l'égide de Legacy of Education, un organisme d'enseignement privé. Elle a commencé modestement en 2014, avec juste 16 élèves dans des locaux loués. Elle accueille aujourd'hui environ 200 élèves de la maternelle à la quatrième, et 50 lycéens, sur deux sites en plein centre d'Austin. Les frais de scolarité s'y élèvent à 40 000 dollars [plus de 34 000 euros] par an, et les accompagnateurs perçoivent des salaires à six chiffres.

Les responsables et accompagnateurs de l'Alpha School soulignent que, grâce aux programmes d'IA, ils peuvent adapter les cours au niveau de chaque enfant au lieu de délivrer un enseignement général destiné à un élève moyen. Cela dégage du temps pour les enseignants, qui peuvent mieux s'occuper des besoins affectifs des élèves.

Cependant, il ne s'agit pas d'une "école-écran", tient à préciser MacKenzie Price, qui, pour sa part, n'avait pas été satisfaite de l'enseignement dispensé à sa fille dans les écoles publiques. À l'Alpha School, les enfants passent la majeure partie de leur journée scolaire dans des ateliers, où ils collaborent avec d'autres élèves. Les accompagnateurs expliquent que, comme les leçons sont pilotées par l'IA, cela les décharge de tâches fastidieuses comme la préparation des cours et la correction des copies, et leur permet de veiller surtout à motiver les élèves.

L'Alpha School prend son essor à l'heure où les entreprises – qu'elles appartiennent ou non au secteur des hautes technologies – accélèrent leurs investissements dans l'IA. Ainsi, les établissements d'enseignement public du comté de Miami-Dade (la troisième plus grande académie scolaire des États-Unis) ont formé plus de 1 000 enseignants aux nouveaux outils d'IA

Plusieurs lycéens confient que ce qu'ils préfèrent à l'Alpha School, c'est travailler sur leur "pièce maîtresse", un projet de longue haleine.

et sont en train de mettre les agents conversationnels de Google à la disposition de plus de 105 000 lycéens. Il s'agit là du plus grand déploiement d'outils de ce genre dans une académie américaine à ce jour.

Par ailleurs, l'Alpha School met en place un réseau d'écoles à charte [écoles publiques gérées par des organismes privés] appelé "Unbound Academy". Cet automne, l'Etat de l'Arizona ouvrira une école en ligne assistée par IA en partenariat avec l'Alpha School. Ce sera pour ce réseau l'occasion de prendre pied dans le système d'enseignement public. Dans d'autres académies scolaires, on cherche au contraire à résister à l'IA, et les agents conversationnels présents sur les ordinateurs portables utilisés en classe sont bloqués par crainte de tricherie.

Efficacité contestée. Même si les frais de scolarité élevés et le recours aux hautes technologies sont de nature à induire un recrutement des élèves surtout dans les milieux aisés, pour les fondateurs de l'Alpha School, la méthode est un succès, en témoignent les taux de réussite élevés de leurs élèves. Il est cependant difficile de comparer les écoles publiques et privées, notamment parce que les meilleurs résultats de l'enseignement privé s'expliquent souvent par la présence, en son sein, d'enfants issus de familles plus fortunées et mieux instruites.

Pour les désenchantés des hautes technologies, le discours d'Alpha a un air de déjà-vu. Cela fait des dizaines d'années que les entreprises de logiciels éducatifs et les mécènes cherchent à introduire les ordinateurs dans les salles de classe. Ces expériences ont eu des résultats mitigés et se sont avérées difficiles à développer à grande échelle. Par exemple, le



RAPPIART

programme Summit Learning, lancé au départ dans la Silicon Valley grâce au financement de Mark Zuckerberg et de son épouse, Priscilla Chan, a rencontré une grande résistance de la part d'élèves d'écoles publiques, aussi bien à New York qu'au Kansas.

Le projet de l'Alpha School de créer l'Unbound Academy a donc été accueilli avec scepticisme. Les conseils scolaires des États de Pennsylvanie, du Texas, de l'Utah, de l'Arkansas et de la Caroline du Nord ont tous rejeté le programme; certains ont justifié leur choix par le manque de preuves de son efficacité. Ainsi, dans la décision rendue à ce sujet par le ministère de l'Éducation de Pennsylvanie, il est indiqué que "le modèle d'enseignement par intelligence artificielle proposé par cette école n'a pas été testé. Rien ne montre qu'il répond aux critères pédagogiques en vigueur en Pennsylvanie par les outils et les méthodes employés, ou les fournisseurs auxquels il fait appel"; le document évoque également de "multiples et importantes lacunes".

Bien que l'Alpha School affirme offrir aux élèves la possibilité de travailler ensemble, certains préfèrent quitter l'école après le collège pour vivre vraiment la vie d'un lycée, avec ses sports d'équipe, son bureau des élèves et son bal de fin d'année. Même Byron, qui va bientôt entrer en quatrième, avoue qu'il n'est pas sûr de vouloir continuer ses études au lycée ici.

L'Alpha School n'est pas le seul établissement scolaire à avoir adopté l'IA, mais dans son cas, il ne s'agit pas d'un simple outil de tutorat ou utilisé en complément. C'est le véritable moteur pédagogique de l'école, qui sert à faire progresser les élèves dans l'assimilation des programmes scolaires. Les après-midi sont consacrés à des projets nécessitant une interaction avec d'autres élèves, comme

↑ Illustration de Taylor Callery parue dans Harvard Magazine, États-Unis.



THE NEW YORK TIMES

New York, États-Unis
Quotidien, 300 000 ex.
[nytimes.com](https://www.nytimes.com)

Avec 1700 journalistes, une trentaine de bureaux à l'étranger, plus de 130 prix Pulitzer et plus de 11 millions d'abonnés au total à la fin de l'année 2024, *The New York Times* est le quotidien de référence aux États-Unis, dans lequel on peut lire "all the news that's fit to print" ("toute l'information digne d'être publiée").

l'entraînement à la survie en milieu sauvage, la cuisine ou le sport. Par exemple, les élèves de CM2 et de sixième ont décidé l'année dernière de créer une cuisine mobile. Pour atteindre leur objectif, ils ont dû apprendre à établir un budget, à élaborer un plan d'action (avec l'aide d'un agent conversationnel) et à maîtriser la cuisson des œufs. "Quand on était tous en cuisine, c'était assez stressant, raconte Byron. J'ai dû faire de gros efforts pour apprendre à travailler dans le calme avec les autres."

Indépendance et créativité. Bret Siers, le directeur général d'une société de montage vidéo par intelligence artificielle, a quitté Los Angeles après la pandémie avec sa femme, Robyn, pour scolariser leurs jumeaux, Lukas et Jaxon, à l'Alpha School. Robyn Siers, qui est avocate, explique que leurs fils étaient en avance sur leurs camarades de classe, mais son mari et elle avaient l'impression qu'ils stagnaient, parce que dans leur ancienne école les enseignants cherchaient surtout à aider les élèves accusant un retard scolaire à la suite de la pandémie.

Elle se dit impressionnée par l'indépendance acquise par ses enfants et par la façon dont l'enseignement a su s'adapter à leurs propres manières d'apprendre. Lukas, qui souffre de dyslexie, a pris confiance en lui en excellant dans des activités non scolaires, notamment les échecs et d'autres jeux axés sur la stratégie.

Alana et Peter Ackerson racontent que s'ils ont déménagé du Connecticut pour s'installer à Austin, c'est en partie pour pouvoir scolariser leurs filles à l'Alpha School à partir de cet automne. Eux qui travaillent tous deux dans les hautes technologies souhaitent en effet que leurs enfants baignent dans l'IA.

L'année dernière, la première promotion de terminales est sortie diplômée de l'école. Onze des douze diplômés se sont engagés dans un cursus universitaire de quatre ans dans des universités comme Stanford, Vanderbilt (à Nashville), Northeastern (à Boston) et l'université du Texas (à Austin). Le douzième élève est devenu skieur nautique professionnel, précise MacKenzie Price.

Plusieurs lycéens nous ont confié que ce qu'ils préféraient à l'Alpha School, c'était travailler sur leur "pièce maîtresse", un projet de longue haleine qui correspond à une passion de l'élève. Dans le cadre de ces projets, les élèves ont, par exemple, élaboré un agent conversationnel qui propose des conseils pour faire des rencontres amoureuses, fabriqué un ours en peluche de soutien affectif, et créé un circuit de descentes en VTT sur un terrain de plus de 48 hectares, le plus grand du Texas à ce jour.

Ils soulignent que, pour mener à bien ces projets, ils ont dû aller plus loin que ce que pouvait leur fournir la base de connaissances de l'IA et proposer un "point de vue détonnant", ou quelque chose qui offre de nouvelles perspectives sortant de l'ordinaire. "Pour jouer un rôle utile à l'ère de l'IA, il faut avoir des idées originales avec lesquelles l'IA n'est pas forcément d'accord", explique Alex Mathew, 16 ans, qui va passer en terminale à l'Alpha School. C'est ce qui fait toute notre différence. On essaie d'être plus forts que l'IA !"

—Pooja Salhotra,
publié le 27 juillet

En France, un cadre et des cours en ligne

●●● En France aussi, élèves et enseignants se sont déjà emparés de l'IA générative. Afin d'encadrer son utilisation, le ministère de l'Éducation nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche a publié en juin le "Cadre d'usage de l'IA en éducation". Dans ce document d'une quinzaine de pages, il est précisé que "l'école doit donner aux élèves les clés pour comprendre cette technologie, en appréhender les opportunités comme les limites". Une microformation en ligne est accessible dès cette rentrée aux collégiens, aux lycéens et à leurs professeurs sur la plateforme PIX. Et, à partir de janvier, un module spécifique aux enseignants y sera disponible. Un parcours de formation obligatoire pour les élèves de quatrième et de seconde sera également mis en place, a annoncé la ministre Élisabeth Borne. En outre, dans le cadre des investissements France 2030, un budget de 20 millions d'euros sera alloué au développement d'une IA souveraine, censée notamment aider les profs à préparer leurs cours.

EN AFRIQUE DU SUD, UN ROBOT POUR RÉDUIRE LES INÉGALITÉS

Baptisé "Iris", ce robot a l'allure d'une femme sans visage. Il s'agit plus d'un "tuteur" que d'un véritable professeur, souligne **Cape Town Etc.** Le magazine indique que, pour les autorités, il s'agit d'"un tournant afin de combler les écarts d'accès et d'équité au sein du système éducatif sud-africain". Le robot maîtrise les 11 langues officielles du pays et les sujets de toutes les classes, du primaire jusqu'à l'enseignement supérieur. Et, "contrairement aux outils d'IA centrés sur le texte, Iris répond aux requêtes par la voix", indique **TimesLive**. Sa créatrice, Thando Gumede, précise toutefois qu'Iris n'a pas pour vocation "de remplacer les enseignants, mais plutôt d'améliorer l'expérience en classe".

Main basse sur les classes

Aux États-Unis, les géants de l'IA ont annoncé un partenariat avec un syndicat d'enseignants. Une situation qui suscite interrogations et résistance.

—MIT Technology Review, extraits
(Cambridge [États-Unis])

Le 8 juillet, OpenAI, Microsoft et Anthropic ont annoncé le lancement d'un partenariat de 23 millions de dollars [près de 20 millions d'euros] avec l'un des plus puissants syndicats d'enseignants américains. Leur objectif ? Intégrer davantage d'intelligence artificielle à l'école, de la maternelle au lycée. L'initiative, baptisée "Institut national de formation à l'IA", prévoit d'accueillir cet automne des enseignants dans un centre new-yorkais. Ils y apprendront à utiliser l'IA, aussi bien pour faire la classe que pour préparer leurs cours ou corriger les copies.

Ce projet risque de se heurter à une résistance importante. Dans l'opinion publique, l'IA à des fins pédagogiques reste perçue comme une menace pour le développement de l'esprit critique et le meilleur moyen de réduire la capacité de concentration des élèves. Un article devenu viral du *New York Magazine* racontait récemment à quel point il est désormais facile de s'en sortir à l'université en s'appuyant sur ChatGPT.

Devant ces critiques, les entreprises de l'IA assurent que cette technologie permettrait un apprentissage plus personnalisé, de préparer des cours plus réussis plus rapidement et de gagner du temps sur les corrections. Néanmoins, l'objectif de ces entreprises reste de faire des profits et de faire en sorte qu'enseignants et élèves ne puissent plus se passer de leurs services.

Si ces projets en sont encore à leurs débuts, que dit réellement la recherche au sujet des répercussions de l'IA sur les élèves ? Certaines données corroborent les arguments de la tech. Une récente enquête menée auprès de 1500 adolescents par Harvard montre que les jeunes utilisent l'IA pour trouver des idées ou des réponses à des questions qu'ils n'oseraient pas poser en classe. D'après d'autres études

"Le but devrait être de former des enseignants capables de comprendre le fonctionnement de l'IA."

Christopher Harris,
DIRECTEUR D'UN RÉSEAU DE BIBLIOTHÈQUES

menées dans des contextes très variés (des cours de mathématiques dans des écoles du Nigeria aux cours de physique à Harvard), les plateformes d'apprentissages fondées sur l'IA peuvent accroître l'implication et la participation des élèves.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. La même enquête de Harvard révèle que les adolescents utilisent fréquemment l'IA pour tricher ou ne pas faire leurs devoirs. De plus, un article souvent cité de Microsoft [avec l'université Carnegie Mellon] montre que trop compter sur l'IA nous empêche de réfléchir par nous-même. Que l'IA représente un réel bénéfice pour les élèves reste donc à prouver.

Malgré le battage médiatique entourant le lancement de cet institut, et alors que la première formation des profs est prévue dans seulement quelques mois, OpenAI et Anthropic ont refusé de nous en dire plus.

Les enseignants n'ont cependant pas attendu les géants de la tech pour se pencher sur l'IA. Christopher Harris, à la tête d'un réseau de bibliothèques associé à 22 districts scolaires ruraux de l'État de New York, a ainsi créé un programme dont le but est de mieux comprendre l'IA. Les sujets abordés vont des questions de confidentialité lors de l'utilisation d'assistants vocaux (à destination des primaires) à la désinformation et aux deepfakes (pour les lycéens).

Résistance et responsabilité. "Le but devrait être de former des enseignants capables de comprendre le fonctionnement de l'IA et la manière dont elle peut être utilisée, afin qu'ils puissent à leur tour l'expliquer aux élèves", explique-t-il. Mais tout cela sera inutile si les établissements scolaires ne renvoient pas la manière dont les élèves sont évalués, souligne Christopher Harris : "Le risque de triche avec l'IA étant bien réel, il faut complètement repenser les devoirs à la maison et les évaluations en classe."

Ce projet d'Institut national de formation à l'IA est piloté par la Fédération américaine des enseignants, qui compte 1,8 million de membres, ainsi que par la Fédération unie des enseignants (200 000 membres à New York). Si les géants de la tech parviennent à séduire ces syndicats, ils dicteront en grande partie la manière dont des millions de professeurs apprendront à manier l'IA.

Mais certains font de la résistance, comme ces centaines d'enseignants ayant signé [début juillet] une lettre ouverte. Helen Choi fait partie des signataires. "Il est de notre responsabilité, en tant qu'enseignants, de mener une réflexion approfondie sur les outils utilisés en classe, rappelle cette maîtresse de conférences en création littéraire à l'université de Californie du Sud. Tant que nous n'avons pas la certitude qu'un outil est utile, qu'il peut être utilisé en toute sécurité et qu'il n'est pas contraire à l'éthique, nous avons le devoir de résister à l'adoption massive de technologies comme les grands modèles de langage, qui n'ont pas été conçues par des enseignants dans un but pédagogique."

—James O'Donnell,
publié le 15 juillet

“L’IA est un outil, pas un substitut”

Comment préparer les élèves à dompter l’intelligence artificielle au lieu de la suivre aveuglément? se demande ce journal chinois.

—Jingji Guancha Bao, extraits (Pékin)

Avec l’arrivée de DeepSeek [en début d’année], l’intelligence artificielle (IA) a fait une entrée en trombe dans les foyers chinois. Avant la rentrée scolaire, les petits écoliers du pays ont été nombreux à compter sur l’IA pour les aider à expédier leurs devoirs de vacances. Il suffit à un élève de CE2 d’indiquer au robot conversationnel le sujet de sa rédaction et les consignes à respecter pour que celui-ci génère tout de suite un texte, que l’enfant n’aura plus qu’à recopier.

Pour les problèmes de maths, c’est encore plus simple : l’IA fournit des solutions justes et détaillées. Et, de fait, en Chine, parmi les sujets les plus recherchés sur les moteurs de recherche, on trouvait [le mois dernier] : “Pour un élève, comment faire ses devoirs de vacances avec DeepSeek?”

L’avenir est déjà là. Cette nouvelle tendance, qui fait de l’IA une partie intégrante de nos vies, semble irréversible. Les enfants qui grandissent dans ces conditions se démarqueront naturellement des générations précédentes par leurs modes de vie, leurs méthodes d’apprentissage et leurs façons de penser. En matière d’éducation, il serait illusoire de vouloir se cramponner à tout prix aux conceptions traditionnelles, sinon à faire preuve d’une certaine psychorigidité. Si l’on veut mieux encadrer l’utilisation de l’IA, il convient d’aborder le problème avec un esprit plus ouvert.

Pour autant, pour les enfants – et plus particulièrement pour les élèves d’élémentaire –, il est nécessaire de se demander quelles sont les limites à ne pas franchir, en matière d’utilisation de l’IA au cours de leurs apprentissages. La question mérite une réflexion approfondie, tant il est encore profondément préoccupant de les voir désormais faire leurs devoirs avec l’IA.

Prenons l’exemple d’une rédaction. Si l’enfant se contente d’entrer le sujet et les consignes dans l’IA, laissant celle-ci s’occuper du reste, il pourra obtenir un texte au style fluide, voire un texte bien écrit... Mais est-ce que ce sera une bonne rédaction pour autant? Rien n’est moins sûr.

S’aider de l’IA pour rédiger un texte est un processus somme toute assez fastidieux. Cela nécessite que le rédacteur interagisse sans cesse avec le robot conversationnel pour lui poser des

questions, lui fournir des informations, séparer le bon grain de l’ivraie dans ses réponses, avant de lui envoyer de nouvelles requêtes. Souvent, il faut expliquer précisément à l’IA ce que l’on veut et ce que l’on ne veut pas.

Tout ce processus nécessite beaucoup de réflexion, de discernement et de tri – mais on peut dire que c’est toujours l’être humain qui le mène. Ce n’est que lorsque la personne et l’IA collaborent ainsi qu’on peut arriver à produire un texte excellent, au prix de nombreux tâtonnements.

Qu’est-ce qui fait une bonne rédaction? Les enfants, qui commencent tout juste à pratiquer ce genre d’exercice, ont du mal à le formuler exactement. En effet, un bon texte n’est pas simplement un assemblage de phrases et de mots bien choisis, ni une superposition de formules stéréotypées régurgitées telles quelles. Ce qui fait sa qualité, ce sont les idées et la sensibilité qu’il dégage.

Compétences fondamentales. Une telle capacité de jugement se forge peu à peu, à force de lectures quotidiennes et de pratique de l’écriture; elle découle aussi des expériences et des connaissances acquises en grandissant. Si l’on emprunte ce genre de “raccourci”, avant d’avoir eu le temps de bien consolider ces bases, cela peut poser deux genres de problèmes.

Premièrement, cela peut conduire à un “effet modèle” tout à fait néfaste. En effet, si on laisse les enfants considérer l’IA comme une référence suprême avant qu’ils n’aient vraiment compris les éléments d’une bonne composition, ils risquent de prendre pour modèle des textes de piètre qualité, générés par le robot conversationnel à l’issue, souvent, d’interactions trop simplistes. Ce n’est pas ainsi qu’ils pourront apprendre à juger de la qualité littéraire d’un écrit. Ce qui fait toute la valeur de la rédaction d’un enfant, c’est l’émotion et la sincérité qu’elle dégage, même si elle est écrite dans un langage encore un peu naïf.

Deuxièmement, cela risque d’encourager une certaine forme de paresse intellectuelle : pourquoi se donner la peine de réfléchir, dès lors qu’il suffit de donner une instruction pour avoir un devoir tout prêt? Pourtant, faire un plan de dissertation, élaborer des transitions et développer un récit cohérent constituent une bonne manière de travailler la réflexion et la logique – autant de compétences fondamentales

→ Illustration de Taylor Callery parue dans The New York Times, États-Unis.

SOURCE



JINGJI GUANCHA BAO

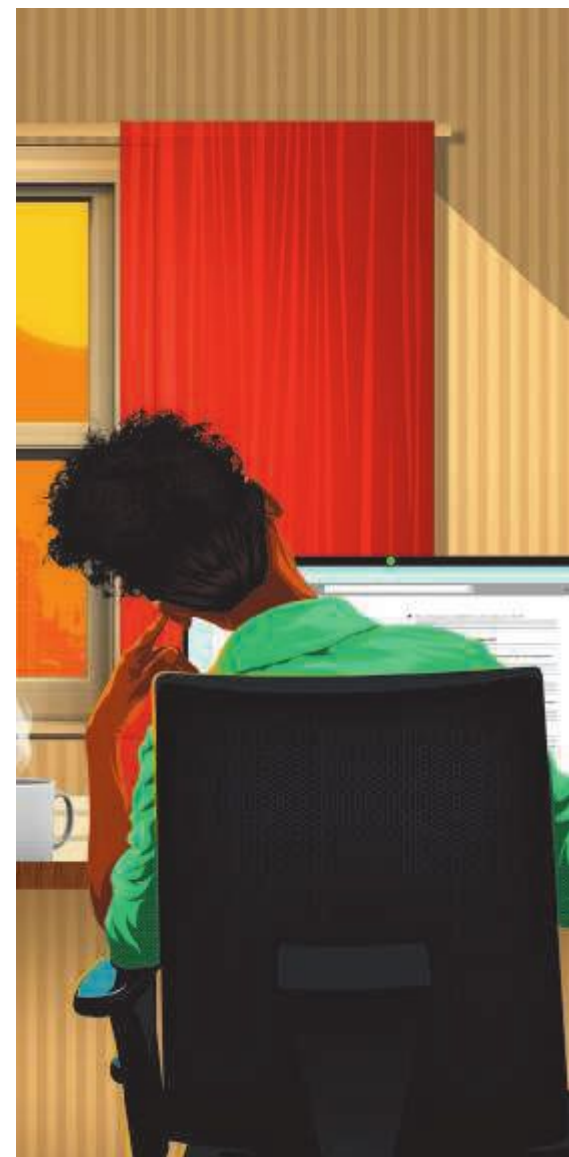
Pékin, Chine

Hebdomadaire

380 000 ex.

eeo.com.cn

Cet “Observateur économique” se donne pour but de suivre l’actualité pour ceux qui font le dynamisme de l’économie chinoise. En proposant une ligne éditoriale “critique et rationnelle”, il se pose en concurrent des journaux les plus avancés du sud de la Chine.



Les enfants doivent comprendre qu’ils n’ont pas intérêt à recopier directement le contenu généré par l’IA.

que les enfants doivent renforcer tout au long de leur parcours d’apprentissage.

Par conséquent, il faut absolument encadrer clairement et limiter l’usage de l’IA chez les écoliers, en leur inculquant un principe de base : l’IA est un outil, elle ne doit pas être un substitut. En vertu de ce principe, les enfants doivent donc comprendre qu’ils n’ont pas intérêt à recopier directement le contenu généré par l’IA; ils doivent exprimer leurs idées avec leurs propres mots.

S’il n’est pas souhaitable qu’ils se servent des robots conversationnels pour des démonstrations mathématiques ou pour un sujet de création, ils peuvent tout de même se faire aider de l’IA pour effectuer des recherches, polir leur style ou trouver des sources d’inspiration. Il revient aux parents et aux enseignants d’ajuster ces limites en fonction de l’âge de l’enfant.



ÉDITO



EN CHINE, DE L'ÉLÉMENTAIRE AU LYCÉE

En mai, le ministère de l'Éducation chinois a publié deux directives visant au déploiement de l'intelligence artificielle dans les écoles élémentaires, les collèges et les lycées. "Les textes prévoient la mise en place d'un système éducatif progressif, divisé en plusieurs niveaux, rapporte le **Global Times**. Les élèves d'élémentaire ne seront pas autorisés à générer librement textes et images, et le corps enseignant n'aura pas le droit de se décharger de ses missions principales en les déléguant à une intelligence artificielle." Néanmoins, l'objectif est bien de favoriser l'utilisation de l'IA dès le plus jeune âge et d'acquérir des compétences permettant une collaboration entre l'humain et l'IA.

Dans le cas des plus jeunes, il convient de restreindre encore plus strictement le recours à l'IA. À cet âge, faute d'avoir atteint un niveau de développement cognitif suffisant, les enfants ne comprennent pas encore bien les rapports entre l'humain et l'IA – une question complexe qui nécessite une certaine capacité de réflexion. De plus, à l'ère de l'IA, la nécessité de cultiver chez l'enfant un esprit critique et de préserver une pensée indépendante apparaît encore plus importante. Il faut toujours lui demander d'abord d'essayer de résoudre les problèmes par lui-même. Avant, dans un second temps, de s'aider d'un robot conversationnel, mais seulement pour affiner ou compléter ses réponses.

Surtout, il convient de le guider pour l'inciter à remettre en question et à vérifier tout contenu généré par l'IA, et à le pousser à sélectionner uniquement ce qui correspond à sa demande, sans tout accepter aveuglément. C'est cette approche qui doit servir de modèle, en ce qu'elle permet à l'enfant de comprendre, à partir de cas concrets, qu'en dernier ressort c'est toujours l'être humain qui décide.

—Yan Yong,
publié le 20 février

À Singapour, on opte pour un usage dès le plus jeune âge

Dès 3 ans, les enfants de la cité-État sont familiarisés avec les outils d'intelligence artificielle. Un usage précoce qui fait peu débat et confirme la confiance des Singapouriens dans les innovations technologiques.

Génération d'images par requête vocale, création de robots qui font la course ou évitent des obstacles... Ce sont quelques-unes des activités liées à l'intelligence artificielle proposées par les enseignants de l'école maternelle ChildFirst à des enfants âgés de 4 à 6 ans, détaille dans une enquête le quotidien singapourien **The Straits Times**.

L'intérêt pour la technologie s'inscrit dans l'ADN de la cité-État. Ici, les fonctionnaires sont recrutés parmi les Singapouriens ayant travaillé à la Silicon Valley. Rien d'étonnant alors à ce que l'usage de l'IA se répande dans les maternelles et l'enseignement élémentaire avec l'argument "plus c'est tôt, mieux c'est".

Exemple de cet engouement grandissant, le succès de l'application d'enseignement des mathématiques Creta Class. Sa diffusion a bondi de 75 % en un an. Toujours en phase de test dans des salles de classe, elle propose des programmes de quinze minutes adaptés à chaque enfant en fonction de ses progrès et de son intérêt, explique **Channel News Asia**.

Le créateur de l'application, Carlton Kuo, attribue cette hausse à une prise de conscience accrue des parents quant à l'importance de la culture numérique et à la nécessité de "préparer les enfants à un avenir axé sur la technologie".

Un point de vue partagé par Richard Yen, le fondateur d'Ednovation, interrogé par le **Straits Times**. Dans les dix-huit écoles maternelles d'Ednovation, l'intelligence artificielle et la technologie font partie intégrante du programme. L'entreprise a utilisé des fonctionnalités de ChatGPT peu de temps après son lancement. Pour Richard Yen, l'argument est simple : "Prenez, par exemple, Bill Gates pour les PC, Steve Jobs pour les téléphones portables et Mark Zuckerberg pour les réseaux sociaux : ils ont tous commencé très tôt. Ils ont su suivre la tendance, ce qui leur a permis de créer toute une industrie. Aujourd'hui, la tendance est à l'IA. Nous offrons la chance aux enfants de saisir cette vague dès leur plus jeune âge. Ils pourront ainsi devenir des chefs d'entreprise."

Mais même à Singapour, souligne **The Straits Times**, un fragile débat existe sur l'âge adéquat pour acculturer les enfants à de tels outils. Quand sont-ils capables de faire face à un temps d'écran important ? Ont-ils les capacités de déceler des hypertrucages, deepfakes, fausses nouvelles ?

Poon King Wang, chargé de la stratégie de l'intelligence artificielle à l'université de technologie et de design de Singapour, se veut prudent, estimant qu'il faut enseigner aux enfants les usages pertinents de l'IA et développer leur scepticisme à l'égard de cet outil. En revanche,

Donny Sohde, de l'Institut de technologie de Singapour, plaide pour une pratique des plus précoces. "C'est bien de familiariser les enfants le plus tôt possible, car de toute façon cela arrivera rapidement."

Le patron d'Ednovation admet que des enfants de maternelle sont "trop jeunes" pour comprendre les questions éthiques liées à ce qu'est la "réalité" ou aux droits d'auteur. Mais, à ses yeux, "de tels sujets resteront d'actualité encore longtemps, et les enfants habitués à l'IA pourront y participer, voire engager les orientations sur ces questions".

—**Courrier international**



REVUE
DE PRESSE

L'Arabie saoudite et les Émirats à la page

●●● Au Moyen-Orient, quelques pays ont intégré l'IA dans les programmes scolaires dès cette rentrée. C'est le cas de l'Arabie saoudite, où "les élèves apprendront à développer des solutions technologiques innovantes dès l'école élémentaire", rapporte **Arab News**. Aux Émirats arabes unis, pays qui ambitionne de devenir le leader arabe en matière d'IA, un cours spécifique a été mis en place "dans toutes les écoles publiques". Il inclut l'apprentissage des "concepts fondamentaux de l'IA, des données et algorithmes, et l'utilisation des logiciels et applications", précise **Forbes Moyen-Orient**.

Argentine. Des oraux pour "préserver la motivation"

●●● "L'intelligence artificielle s'est immiscée dans les amphithéâtres sans que personne ne s'en rende compte." En Argentine, **La Nación** dresse un état des lieux du lien entre le monde universitaire et une intelligence artificielle qui a déjà trouvé sa place. Face à une situation irrémédiable, les professeurs s'adaptent. Nombre d'entre eux ont abandonné les devoirs à la maison et procèdent davantage à des évaluations orales. Si certains voient l'IA comme "une solution à certains défis", d'autres soulignent la nécessité de trouver des moyens pour "préserver la motivation" des étudiants à faire l'effort d'apprendre.

Les universités britanniques cherchent la parade

●●● L'historien Niall Ferguson est formel : "Le plus grand risque lié à l'IA n'est pas économique ni géopolitique, mais éducationnel." Face à la progression du recours à l'IA, le Britannique suggère, dans **The Sunday Times**, des pistes pour remettre au centre de l'apprentissage "l'acquisition de compétences comme la lecture au long cours, la pensée critique et l'écriture analytique". Des outils utiles, selon lui, pour aider une jeune génération "déjà anxieuse" à appréhender le monde qui l'entoure. Le penseur conservateur propose la création de "cloîtres" : des plages horaires dévolues à la lecture, à la rédaction et aux débats sans interférence de l'IA. À l'aube de la rentrée, les universités britanniques avancent pour l'heure en ordre dispersé. "Certaines autorisent l'IA pour la recherche et l'aide à la rédaction. D'autres l'interdisent purement et simplement, avec des sanctions pouvant conduire à l'exclusion", note **The Times**. Oxford, par exemple, se contente d'un guide de bonnes pratiques. Prises de court par l'essor rapide de l'IA, "les universités se précipitent pour mettre à jour leurs règlements intérieurs". Le but : éviter la triche sans pour autant fermer la porte à la formation aux outils, "avec un œil critique".

Au Danemark, l'IA autorisée à l'examen de fin d'année

●●● Certains lycéens danois pourront avoir recours à l'IA lors de l'examen d'anglais prévu à la fin de leur scolarité. Cette épreuve de langue sera en effet modifiée dans le cadre d'une expérimentation lancée au printemps 2026. Dans les lycées qui y participeront, les élèves pourront s'aider du numérique pour la préparation de leur oral, y compris de l'IA générative, précise la radiotélévision publique **DR**. "Nous ne devons pas freiner le progrès numérique, mais l'utiliser à bon escient", explique le ministre de l'Éducation, Mattias Tesfaye. L'épreuve écrite, en revanche, comprendra une partie sans recours à Internet. "Cela aidera les élèves à développer leur propre langage", estime-t-il.



RAPPIART

Un outil pédagogique maîtrisé

En Angleterre, plusieurs établissements scolaires utilisent déjà l'intelligence artificielle afin d'inciter les élèves à participer davantage, par exemple. Témoignages d'enseignants.

—**The Guardian**, extraits (Londres)

Charles Darwin qui discute de l'évolution avec des étudiants, des élèves de primaire qui voient leur rédaction se muer en images, la ville de Luton transformée en voiture : l'IA envahit les écoles anglaises de manière parfois surprenante. Si en janvier Bridget Phillipson, ministre de l'Éducation [du Parti travailliste britannique], a appelé de ses vœux une "révolution numérique" avec l'introduction de l'IA dans les écoles,

certains établissements, comme la primaire de Willowdown, à Bridgewater, dans le Somerset [dans le sud-ouest du pays], ont déjà commencé.

Matt Cave, directeur de l'école, explique que ses élèves écrivent de meilleures rédactions en les soumettant à une IA pour qu'elle génère des images. "D'un coup, ils ont plein d'images générées sur la base de leurs descriptions, et ils peuvent en discuter entre eux et voir si c'était l'image qu'ils espéraient faire naître dans la tête des lecteurs. [...] Cela stimule de nouvelles réflexions chez eux. Je ne voudrais pas laisser croire que nous ne sommes pas conscients des risques, et nous les rappelons en permanence aux enfants, assure-t-il. Mais ils vont avoir besoin de ce genre d'outils toute leur vie."

Marina Wyatt est responsable des matières scientifiques au niveau collège à l'école Furze Platt de Maidenhead [à l'ouest de Londres]. Aux seules mains des enseignants, l'IA leur a permis de piquer la curiosité des élèves, grâce notamment à un Charles Darwin virtuel. "Les professeurs nourrissent la machine avec des prompts avant le début de la classe, pour qu'elle réponde comme Charles Darwin, par exemple, et qu'elle reste dans son rôle. Et ça marche, elle a produit des choses géniales. Des enfants qui ne participaient pas d'habitude ont été captivés et n'ont pas cessé de poser des questions", témoigne-t-elle.

L'enseignante a néanmoins trié les réponses de ce GPT-Darwin avant de les diffuser à la classe, afin d'éviter les inexactitudes et les réponses biaisées. Elle rappelle que les élèves n'ont pas le droit d'accéder directement à la machine, le temps que l'école arrête un règlement autour de son utilisation, notamment en ce qui concerne les autorisations parentales et la protection des données.

Les élèves de 6^e du collège et lycée de Denbigh, à Luton [au nord de Londres], suivent des cours hebdomadaires sur l'utilisation de l'IA et ses dangers, indique Emma Darcy, responsable des technologies d'apprentissage. "Après l'arrivée explosive de ChatGPT il y a deux ans, nous ne voulions pas attendre la publication de recommandations officielles. Il fallait tout de suite entamer un dialogue avec les élèves et le personnel éducatif."

"Un groupe d'élèves se retrouve chaque mois pour discuter de l'IA, précise-t-elle. Nous trouvons important de donner la parole aux jeunes, parce qu'ils utilisent la technologie mais n'ont pas souvent voix au chapitre quant à son déploiement dans l'école." L'établissement autorise l'utilisation contrôlée de cette technologie, comme avec le logiciel de design graphique Canva.

"Nous avons réuni toute l'école autour d'un projet qui visait à montrer Luton sous un bon jour. Les élèves ont dû utiliser Canva pour générer l'image d'une voiture qui représentait la ville et ses habitants, poursuit Emma Darcy. Mais le vrai but pédagogique, c'était d'améliorer leurs compétences de compréhension et d'expression, de leur montrer à quoi ressemble un bon prompt et de leur apprendre à générer une image. Ce qu'on ne fait pas, c'est envoyer les enfants directement au contact des grands modèles de langage : il faut toujours travailler avec un but pédagogique clair en tête."

—**Richard Adams**,
publié le 6 mars

↑ Illustration de Taylor Callery parue dans **New Jersey Monthly**, Morristown.

Le jour où nous n'aurons plus besoin d'apprendre

Les intelligences artificielles peuvent lire, résumer, écrire ou encore traduire un texte à notre place. Nous pourrions leur déléguer une partie de notre travail de réflexion, en somme. Mais est-ce une bonne idée ?

—Die Zeit, extraits (Hambourg)

Il n'y a pas si longtemps encore, on pensait que le pays de cocagne était un endroit merveilleux qui n'existait que dans les contes de fées. Les oies rôties qui vous tombent tout droit dans le bec, le lait qui coule dans les ruisseaux, les clôtures en saucisses et les volets en pain d'épices... Tout est à portée de main, sans réclamer le moindre effort. Une fiction trop belle pour être vraie. À moins que...

Aujourd'hui, les oies rôties volantes et les clôtures en saucisses existent bel et bien : dans le "pays de cocagne cognitif" que l'intelligence artificielle (IA) crée pour nous. Celle-ci lit les livres à notre place et nous les résume. Elle nous mâche le travail, de sorte que nous n'avons plus qu'à ingurgiter et à digérer. Elle se charge des comptes rendus de réunions et du déroulement des ateliers. Elle rédige de charmants discours, des essais concis, sans que nous ayons pour cela à lever le petit doigt.

Transcendance ou décadence. Et si un jour – des gens comme Elon Musk y travaillent – l'IA se retrouve implantée dans nos cerveaux, comme l'imagine le futurologue Ray Kurzweil, l'humain n'aura plus rien à apprendre. C'en sera fini de la frustration de voir les connaissances rentrer par une oreille et ressortir par l'autre. De n'avoir pas suffisamment de talent pour certaines choses. Chacun pourra assimiler ce qu'il veut en deux coups de cuillère à pot. L'être humain se transcendera lui-même.

Voilà pour la vision optimiste des choses. Seulement voilà, l'expression "pays de cocagne" peut aussi faire référence au tableau du même nom, signé par Pieter Bruegel l'Ancien. L'artiste a peint la scène en question durant la seconde moitié du XVI^e siècle : on y voit trois hommes avachis par terre, qui ne sont visiblement plus maîtres de leur corps bouffi. Étalés. Éteints. Ils sont entourés de divers mets et breuvages, tout est là, ils n'auraient qu'à tendre un peu le bras, mais sont bien trop las et repus pour cela.

De quelle vision prenons-nous le chemin ? Quel pays de cocagne intellectuel nous attend ? Un monde dans lequel nous n'aurions plus besoin d'apprendre serait-il un paradis où l'on pourrait mener une vie de rêve, sans effort ni fatigue ou douleur ? Ou serions-nous au contraire happés dans un maelström infernal ? Quel effet la fin de l'apprentissage aurait-elle sur nous ?

S'il est difficile d'apporter une réponse solidement étayée, nous disposons tout de même de quelques éléments en nous penchant sur les conséquences que la technicisation de la pensée a eues jusqu'à présent. Une étude a ainsi fait parler d'elle en juin dernier, quand des chercheurs du Massachusetts Institute of Technology (MIT) ont établi que l'utilisation de ChatGPT entraînait une diminution de la connectivité neuronale – évaluée en mesurant l'activité cérébrale durant la rédaction d'une dissertation –, et que cet effet perdurait lors de l'écriture d'une deuxième dissertation sans l'aide de l'IA.

Une connectivité neuronale réduite n'implique pas nécessairement un abêtissement des utilisateurs de l'IA. Mais cela semble en tout cas confirmer qu'ils auront moins besoin de réfléchir. Si elle comptait trop peu de participants [54 personnes âgées de 18 à 39 ans, et venant d'une douzaine de pays différents] pour que l'on puisse en tirer des conclusions vraiment fiables, l'étude n'en soulève pas moins une question de taille : que se passe-t-il quand notre cerveau n'est plus sollicité à intervalles réguliers ? Sommes-nous sur le point d'atrophier notre capacité de réflexion sous l'effet de l'IA, comme un muscle que l'on ne ferait plus travailler ?

Les résultats de l'étude en question concordent d'ailleurs avec ceux d'autres expériences. En 2020, il a ainsi été démontré que les gens qui se servent d'un GPS ont beaucoup plus de mal à s'orienter de manière autonome. D'autres études ont établi que l'on mémorise moins bien les informations à partir du moment où l'on sait qu'on peut y accéder numériquement. C'est ce qu'on appelle l'"amnésie numérique". C'est le même phénomène qui se produit quand on dresse une liste de choses à faire, qui s'efface de la mémoire dès qu'elle est notée.

Hélas, cette forme d'amnésie semble aller de pair avec un autre phénomène : en 2021, une étude a montré que les internautes surestiment leurs connaissances après avoir lancé une recherche sur Google. Est-ce donc à cela que ressemblera l'avenir ? Notre capacité de

Si toutes les montagnes intellectuelles étaient équipées de téléphériques, qui trouverait encore la motivation de randonner ?

→ Illustration de Taylor Callery parue dans Manifest, LLC/EdTech, New York.

SOURCE

DIE ZEIT
Hambourg, Allemagne
Hebdomadaire
636600 ex.
zeit.de

Ce grand journal d'information et d'analyse politique, créé en 1946 par la force d'occupation britannique et établi à Hambourg, appartient au groupe Holtzbrinck. Pointu et exigeant, tolérant et libéral, il paraît tous les jeudis et se distingue par sa maquette et son iconographie recherchées. Installé à Berlin, le site Zeit Online possède sa propre rédaction.



réflexion se rabougrirait, mais nous ne nous en apercevions même pas, car nous nous sentirions malgré tout très intelligents du fait de notre efficacité dans l'usage de l'intelligence artificielle ? Perdrions-nous alors notre capacité à porter un regard critique sur nous-mêmes et sur notre environnement ? C'est bien possible.

Et ce ne serait peut-être pas le seul problème. Car l'apprentissage a pour caractéristique importante de réclamer un effort. C'est ce que nous apprennent les travaux sur la motivation. Nous devons d'abord venir à bout d'un obstacle pour avoir le sentiment d'être efficace. L'apprentissage ne procure de plaisir que lorsque ce qu'on a accompli nous semblait ardu. Après tout, il est plus satisfaisant de préparer un gâteau soi-même que d'utiliser un mélange tout prêt (même si ça va plus vite comme ça). De la même manière, la plupart des gens trouvent plus gratifiant d'escalader une montagne à la force des mollets que de prendre le téléphérique jusqu'au sommet.

Mais si toutes les montagnes intellectuelles étaient équipées de téléphériques et qu'il était attendu socialement que nous en fassions usage, qui trouverait encore la motivation de randonner ? On constaterait le même phénomène que



RAPPIART

comprendre le monde – l'origine de la philosophie – de *“bienfait le plus important qui ait jamais été offert et qui sera jamais accordé à la race mortelle, un bienfait qui vient des dieux”*. Quand Christophe Colomb cherchait la route occidentale des Indes, il était aiguillonné par la curiosité. Léonard de Vinci, encore aujourd'hui l'archétype du génie universel, ne voulait pas seulement comprendre le monde dans toute sa diversité, mais également le façonner, mû par la curiosité irrépressible de l'inventeur. Dans sa fameuse *Éthique à Nicomaque*, Aristote affirmait que la pensée rationnelle était le propre de l'humain : qu'elle nous distinguait des autres créatures. Et que pratiquer et aiguïser cette pensée était la clé d'une vie épanouie.

Que se passe-t-il quand l'homme s'optimise intellectuellement en sous-traitant chaque fois qu'il le peut sa pensée à la machine ? Se perd-il alors lui-même ? Quand on creuse ces questions sur un plan philosophique, on découvre une faille possible dans le raisonnement de ceux qui veulent améliorer l'humain par la technique : peut-être est-il faux de penser que les limites de l'humain constituent un défaut auquel il faut remédier. Peut-être est-ce précisément là l'essence de l'humain, ce qui donne un sens à sa vie : le fait de vivre dans un monde truffé de menaces existentielles, dont il ne comprend que des bribes, ce qui le rend tributaire du point de vue et des connaissances d'autrui. Le fait qu'il soit confronté à l'échec et doive tenter de tirer le meilleur parti de la finitude de l'existence.

L'IA est le royaume du quantifiable. Elle néglige certaines formes de savoir : le savoir empirique, l'intuition, l'empathie, les émotions.

celui que l'on observe déjà dans les écoles et les universités : celles et ceux qui n'exploitent pas toutes les possibilités de l'IA sont désavantagés. Celles et ceux qui se donnent la peine d'apprendre par eux-mêmes se font distancer. Les enseignants partent dorénavant du principe que les devoirs à faire à la maison n'ont pas été faits pour la plupart par les élèves, mais par l'IA.

Curiosité intellectuelle. Si la métaphore du téléphérique est valide, on est en droit de supposer que l'avènement des devoirs à la maison rédigés par l'IA ou avec son aide aura raison du plaisir d'apprendre. Et que, à l'école et à l'université, mais ailleurs aussi, cette disparition des joies de l'apprentissage s'accompagnera de celle de la curiosité intellectuelle pour les autres. Les discussions fiévreuses, les polémiques enflammées... Tout cela deviendrait superflu, puisque ce type d'échanges ne permettra plus d'acquérir des connaissances nouvelles ou surprenantes. Et, quand bien même, ce serait inefficace.

La curiosité et le plaisir de réfléchir ne sont-ils pas toutefois des caractéristiques consubstantielles à la nature humaine ? Platon, en tout cas, qualifiait l'émerveillement et le désir de

C'est ce que semble confirmer l'observation selon laquelle les personnes qui ont surmonté une crise en sortent souvent plus fortes. Ce serait au travers d'expériences marquantes, parfois désagréables, qu'elles acquièrent une certaine sagesse. Les philosophes existentialistes comme Karl Jaspers et Martin Heidegger ont souligné que l'humain ne se découvrait lui-même que lorsqu'il était confronté à des situations limites de son existence. À la mort, à l'accident, à la maladie – et à l'échec.

Mais cela voudrait dire aussi autre chose : que les connaissances que l'on peut compiler dans des bases de données numériques et faire analyser par l'IA présentent des lacunes. Tout savoir sur le saut en parachute, ce n'est pas la même chose que d'avoir fait l'expérience du saut. Le savoir numérique est déconnecté de toute matérialité, or certains arguments solides portent à croire que notre corps influe notablement sur notre manière de penser et la nature même de la pensée. On ne saisit l'expression “avoir des papillons dans le ventre” que lorsqu'on tombe soi-même amoureux. Entreprendre soi-même un long voyage nous change bien plus que la lecture d'un guide touristique, si épais soit-il.

L'informatique dématérialisée présente une autre faille : dans un monde aussi complexe que le nôtre, il n'existe pas de réponse claire à nombre de questions. Aux questions éthiques, par exemple. On ne peut y répondre qu'en se positionnant du point de vue de l'humain, selon ce que l'on juge juste et bon. Vaut-il mieux, par exemple, que quelques personnes vivent très bien au détriment des autres ou que le plus grand nombre ait des conditions de vie décentes ? De telles questions doivent être débattues entre humains. Le monde décrit par les sciences physiques et naturelles n'y apporte aucune réponse.

C'est là que le bât blesse dans l'idée d'améliorer l'humain par la technologie : l'IA est le royaume du quantifiable. Elle nous laisse croire qu'il existerait une manière objective et vraie de décrire le monde. Ce faisant, elle néglige d'autres formes de savoir : le savoir empirique, l'intuition, l'empathie, les émotions. Récemment, on a pu voir que le fait de glisser tout cela sous le tapis pouvait être lourd de conséquences sur le plan social. Pendant la pandémie de Covid-19, c'est longtemps une vision scientifique et quantitative de la crise qui a prévalu. Un enseignement tiré de cet épisode et maintes fois répété est que les problèmes qui touchent la société, comme une pandémie, ne sauraient être résolus par des moyens purement scientifiques et techniques, mais qu'il convient de les aborder de façon interdisciplinaire, en tenant compte d'un éventail de points de vue le plus large possible.

Dans la Silicon Valley, cette vision des choses ne s'est pas encore imposée. C'est inquiétant, car c'est peut-être là que l'on pose les jalons du monde dans lequel nous vivrons tous bientôt. Ce pourrait être un monde dans lequel l'intelligence artificielle sera une aide précieuse qui améliore la vie de chacun. Ou bien un monde dans lequel nous perdrons ce qui fait la richesse de notre pensée. La question reste entière.

À celle de savoir s'il serait vraiment bon que nous, les humains, augmentions notre intelligence grâce à la technologie, le visionnaire Ray Kurzweil répond volontiers par une expérience de pensée. Supposons que nous puissions parler aux souris et que nous demandions à l'une d'elles si elle aimerait devenir aussi intelligente qu'un humain : elle répondrait par l'affirmative, Kurzweil en est persuadé.

Peut-être est-ce vrai, car la souris ne se laisserait plus prendre aussi vite dans la souricière. Mais peut-être est-ce faux... Ray Kurzweil n'est pas le seul à s'être intéressé à l'idée de faire parler les animaux. Le philosophe Ludwig Wittgenstein écrivait dans ses *Investigations philosophiques* : *“Si un lion pouvait parler, nous ne pourrions pas le comprendre.”* Ce qu'il voulait dire par là, c'est que les mots du lion n'ont de sens que de son point de vue de lion, en fonction de sa pratique de l'existence. Le lion ne saurait que faire de notre savoir humain, tout comme nous ne saurions que faire de sa vision du monde. Cela n'aurait aucun sens pour lui de se demander s'il désire être aussi intelligent que nous. Car, pour lui, cela reviendrait à renoncer à sa “léonité”.

—**Sibylle Anderl,**
publié le 4 août



DANS NOS
ARCHIVES
courrierinternational.com

L'usage répété de l'IA émousse notre esprit critique

“L'intelligence artificielle pourrait un jour rendre les êtres humains obsolètes, mais pas de la manière que vous pensez, alertait Gizmodo en février. Non pas que l'IA puisse devenir performante au point de remplacer une personne, mais nous pourrions devenir tellement dépendants de ces outils que nos propres capacités pourraient s'atrophier.”

Le site américain spécialisé dans les nouvelles technologies était l'un des nombreux médias à relayer les travaux menés conjointement par des chercheurs de Microsoft et de l'université Carnegie Mellon, aux États-Unis. Ils montrent que les individus qui utilisent régulièrement des outils d'IA comme ChatGPT exercent moins leur esprit critique. Et ce d'autant moins qu'ils font confiance à la machine.